George Sand

La Petite Fadette

Édition de Geneviève Van den Bogaert

GF

LA PETITE FADETTE

De George Sand
dans la même collection

Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.
Contes d'une grand-mère.
Histoire de ma vie (2 vol.).
Lettres d'un voyageur.
La Mare au diable.
Mauprat.

GEORGE SAND

LA PETITE FADETTE

Présentation, chronologie et bibliographie
de
Geneviève VAN DEN BOGAERT

Bibliographie mise à jour
de
Valentina PONZETTO

GF Flammarion

© Garnier-Flammarion, Paris, 1967.
© Éditions Flammarion, Paris, 2016, et 2024 pour cette édition.
ISBN : 978-2-0804-4493-6

PRÉSENTATION

Quelques lignes suffisent pour rappeler dans quelles circonstances *La Petite Fadette* fut conçue, écrite et publiée. Le 18 mai 1848, George Sand a quitté Paris et son atmosphère de guerre civile. Elle s'est réfugiée à Nohant. Elle reste effrayée du spectacle qu'elle vient d'observer dans la capitale, de ce déchaînement de violence, de toute cette folie. Elle a des raisons de penser que la réaction bourgeoise ne lui pardonnera pas ses imprudences de plume. D'autre part, si elle ne se trouve pas ruinée, ses ressources sont du moins fortement diminuées. Maintenant qu'elle est à Nohant, il lui faut gagner quelque argent. Elle écrit alors *La Petite Fadette*. Elle se met au travail dans les derniers jours de juillet, et le 8 août déjà elle peut annoncer que son roman sera terminé dans huit ou dix jours. Le 1er décembre, *La Petite Fadette* commence à paraître en feuilleton dans *Le Crédit*, journal des républicains modérés. Le roman est publié en volume au cours de 1849.

Il y aurait là peut-être de quoi nous inquiéter. Voici donc un roman qui n'aurait été entrepris que pour gagner de l'argent et que son auteur aurait écrit très vite. Les lettres de Sand aggravent encore notre gêne. Elle a ce mot fâcheux et désinvolte : « … je reviens aux bergeries. » Et dans une autre lettre à Hetzel, elle explique

que « ces sortes de fadaises » ne lui coûtent guère de fatigue morale, mais seulement « une certaine fatigue physique quand il faut se presser ». George Sand finirait par nous faire croire que *La Petite Fadette* ne mérite pas la place que de nos jours encore elle continue d'occuper dans notre littérature. Nous pourrions penser que le roman a plu pour de mauvaises raisons, pour une naïveté qui serait fausse, pour un certain étalage de beaux sentiments, pour une sorte de mérites qui touche le grand public mais déshonore un écrivain et une œuvre aux yeux des connaisseurs.

Certes, il y a dans *La Petite Fadette* des moments où l'écrivain cède à la facilité des procédés ou tombe dans l'artifice. Il arrive plusieurs fois à Sand de forcer la note et de faire parler à ses campagnards un langage où la volonté de paraître simple frôlerait presque la niaiserie. Tantôt, au contraire, elle oublie qu'elle raconte une histoire de paysans, et ses personnages se mettent à construire leurs périodes et recourent à des mots abstraits comme Sand et ses amis les gens de lettres pouvaient faire, mais non pas ses Berrichons.

Ces défaillances pourtant sont rares et restent étroitement limitées. Elles n'autorisent pas à ranger *La Petite Fadette* dans la littérature bucolique, qui a si rarement réussi chez nous à donner des œuvres de valeur. Il serait difficile de découvrir un rapport entre l'œuvre de Sand et ces poésies où Saint-Lambert, Roucher, l'abbé Delille et quelques autres ont célébré « l'homme des champs », la beauté des « saisons » et des « mois ».

Où voit-on que la romancière nous donne de ses paysans une image embellie et chimérique ? Elle nous les montre tels qu'ils sont, sans vaine complaisance, durs à la tâche et durs aussi à défendre leurs intérêts. Ils ne se

laissent pas facilement attendrir. Ce ne sont pas non plus des esprits éclairés. Ils croient à toutes les superstitions. Il leur arrive de porter sur leurs semblables des jugements injustes qui leur sont dictés par cette sorte de conscience anonyme, collective et aveugle que l'on appelle la voix publique. George Sand le savait, et cette clairvoyance l'empêche de tomber dans les ridicules de l'idylle.

Mais ces paysans qu'elle connaissait si bien, elle les aimait aussi. Elle avait vécu parmi eux les années de son enfance, et elle avait trouvé près d'eux des joies simples et sereines. Elle ne devait jamais l'oublier. Elle ne devait jamais se séparer d'eux pour de trop longues périodes, et chaque fois que la vie de Paris lui avait apporté de nouvelles occasions de souffrir, elle était retournée auprès d'eux pour se reposer et pour guérir.

Elle les aimait. Elle aimait leur courage tenace, leur prudence. Elle savait que leur sagesse était fondée sur une longue expérience, et que s'ils se montraient habituellement méfiants, c'était pour avoir appris que le danger est partout dans l'existence de l'homme et que les belles paroles cachent trop souvent un piège. Dans ces vies simples elle discernait une grande noblesse. Une noblesse qu'à coup sûr elle n'avait pas rencontrée à Paris. Elle n'avait vu dans la société parisienne que mensonge et fausseté. Partout l'artifice, les simulacres d'amitié, l'étalage de sentiments feints. Partout de vaines agitations en vue de conquérir une gloire également vaine. Sand avait pu mesurer la distance entre ce monde livré à l'imposture et le monde paysan, fruste sans doute, mais sérieux, honnête, respectueux de l'effort, et dont la vie laborieuse, liée au rythme de la nature et des saisons, s'imposait comme une sagesse.

Si les paysans du Berry croyaient encore aux fées, aux farfadets, aux sorcières, si les feux follets leur semblaient des êtres mystérieux et terribles, Sand ne les en aimait pas moins. Car dans ces croyances superstitieuses elle avait compris que se perpétuait une religion très antique, la religion de l'humanité primitive, tout obsédée par les enchantements et les terreurs des forces naturelles. Elle était trop pénétrée de la pensée romantique, trop dégagée de certaines étroitesses de la philosophie des Lumières, pour mépriser ces vieilles croyances. Elle les avait observées à Nohant. Elle avait eu soin également de s'informer des ouvrages modernes où elles étaient recueillies. Elle connaissait l'*Histoire du Berry* de Raynal, dont les premiers volumes avaient paru en 1844. Elle avait publié dans son propre journal, *L'Éclaireur de l'Indre*, en 1845, une série d'articles intitulés *Légendes et croyances du centre de la France*.

Cet effort pour comprendre une humanité profondément différente de la société moderne, et restée fidèle à ses vieilles formes de vie comme à ses habitudes de pensée, n'a rien de commun avec les fadeurs de la littérature idyllique. Il explique le langage que Sand fait parler à ses personnages et au narrateur qui nous rapporte l'histoire de Fadette. Les difficultés de cette tentative sautent aux yeux. La romancière ne pouvait songer un instant à reproduire exactement le patois des paysans du Berry. Il lui fallait avant toutes choses être comprise de son public. Mais elle devait aussi mettre dans son livre un certain ton qui donnât au lecteur l'impression d'entendre une histoire racontée par un chanvreur du Berry, et d'assister à des conversations de paysans. Les critiques pourront toujours lui reprocher de n'y avoir pas entièrement réussi. Ces reproches sont vains, car la

perfection n'est guère concevable quand il s'agit de découvrir un équilibre entre des exigences contraires. Il nous faut admirer plutôt le tact, le sens de la mesure et des justes nuances dont la romancière a fait preuve.

Elle avait d'ailleurs sérieusement étudié le patois du Berry. Elle avait dressé des listes de mots et d'expressions qui ont été de nos jours retrouvées et publiées. Elle savait si bien la difficulté de son entreprise qu'elle ne s'est pas attachée, dans ses romans champêtres, à une manière unique et constante. La proportion des mots de patois n'est pas la même dans *La Mare au Diable*, dans *François le Champi* et dans *La Petite Fadette*.

Dans ce monde que son isolement protège et qui reste fidèle aux croyances et aux mœurs du passé, Sand a placé les histoires de deux bessons et d'une petite sauvageonne. Peut-être n'avait-elle d'abord pensé qu'à la première. Il est en effet curieux d'observer qu'elle avait primitivement choisi pour titre *Les Bessons* ; d'ailleurs la petite Fadette n'apparaît qu'assez tard au premier plan. La raison pourrait en être toute simple. Les historiens ont noté que Sand connaissait le poète Jasmin. Elle s'est, selon de fortes vraisemblances, inspirée de la *Ballade des deux bessons*, qu'il venait de publier en 1846. Ce fut là le point de départ de son roman. Puis il est probable que, sans l'avoir prémédité, elle laissa Fadette occuper dans son récit une place de plus en plus importante et rejeter les autres personnages au second plan.

Il faudrait être fermé à un certain ordre de beauté pour rester indifférent à cette histoire de deux enfants et de l'amour qui les unit. Cet amour est d'une absolue pureté. Mais sa force est incroyable, et de ces deux êtres innocents il ne fait qu'un seul être. Car il n'est pas le

résultat d'un choix. Sa réalité est, pour ainsi dire, organique, et ses racines plongent au plus profond de la sensibilité des bessons, au-delà des régions qu'atteignent la conscience et la volonté.

Le danger était grand, pour la romancière, de tomber dans la monotonie et la fadeur. Elle a su très habilement éviter ces périls. Les deux jumeaux, en apparence tout semblables, sont en réalité profondément différents, et l'opposition de leur nature se révèle progressivement à mesure qu'ils grandissent. Landry est un garçon solide et sain. L'amour qu'il porte à son frère est d'une force et d'une délicatesse merveilleuses. Mais il n'a pas les inquiétudes du petit Sylvinet. Il ne vit pas, comme lui, dans la crainte obsédante de n'être plus aimé. On songe, à lire ce très beau récit, à l'admirable *Tonio Kröger* de Thomas Mann, où le romancier allemand a décrit de façon si pénétrante ces deux formes que l'amour peut revêtir chez de jeunes enfants.

Dans la deuxième partie du roman, l'intérêt se déplace. C'est maintenant la petite Fadette qui est au centre du récit. Peut-être cette histoire d'une jeune fille s'éveillant à l'amour n'offre-t-elle pas les mêmes qualités de grâce touchante et de délicatesse que celle des deux bessons et de leur affection réciproque. Mais la création de George Sand, ici moins lumineuse que dans les premiers chapitres, pose pour l'esprit plus de problèmes, et moins faciles à résoudre.

À considérer le premier portrait de la petite Fadette, on se rend compte aisément que George Sand a fait appel aux souvenirs de sa propre jeunesse. Elle fut jadis la petite fille à la peau trop brune qui jouait avec les garçons du village. Les yeux de la petite Fadette, qui seuls dans ce visage sans charme méritent de retenir

l'attention, ce sont les yeux de la jeune Aurore. Le « vilain grelet » a des allures garçonnières comme Sand, et comme elle le regard hardi et moqueur. Elle a déjà seize ans quand le brave Landry a le courage de lui dire pourquoi elle n'est pas aimée, pourquoi elle n'est même pas respectée comme une fille de son âge devrait pouvoir l'exiger. « C'est, lui dit-il, que tu n'as rien d'une fille, et tout d'un garçon, dans ton air et dans tes manières. » Elle néglige sa personne, et s'enlaidit comme à plaisir. Il n'est pas un de ces traits qui ne s'accorde avec l'image que George Sand nous a laissée de ses jeunes années. Certaines ressemblances précises interdisent l'hésitation. Quand nous apprenons que la petite Fadette grimpe aux arbres comme un écureuil, saute volontiers sur une jument sans bride ni selle, et la fait galoper « comme si le diable était dessus », nous songeons aux récits tout pareils que George Sand a placés dans son *Histoire de ma vie*.

Ces rapprochements ont une valeur qui n'est pas simplement anecdotique. Ils permettent de comprendre les intentions que Sand a mises dans la création de sa petite Fadette. Elle se soucie peu de nous raconter une histoire gracieuse et attendrissante. Ce qu'elle veut, c'est évoquer certaines enfances difficiles, mal dirigées, mal faites pour s'insérer sans effort dans les cadres de la vie sociale. Elle pense à sa propre vie, à tant d'échecs, de scandales, d'aventures pitoyables. Elle plaide sa cause et, pour plaider, elle raconte.

De tels propos ne sont pas vraisemblables dans la bouche d'une petite paysanne sans instruction. Mais ils sont émouvants et d'une très grande beauté. On ne peut rester insensible à ce plaidoyer passionné d'une femme qui sait qu'elle fut plus à plaindre qu'à blâmer, et que,

si elle eut des torts, elle fut du moins la victime de ses erreurs. Elle sait que l'origine de tout le mal, ce furent les fautes de sa mère. Mais par un beau mouvement de fierté elle se refuse à la condamner. Elle est persuadée que son devoir est de la défendre, et elle est décidée à l'aimer toujours « de toute la force de son cœur ».

Nous arrivons là sans doute au centre de ce caractère étonnant. Fadette est fière, et c'est à son indomptable fierté qu'elle doit les méfiances et l'animosité qui l'entourent. Il est plaisant de voir comment Sainte-Beuve, trop perspicace pour ne pas discerner ce trait du personnage de Fadette, mais trop asservi à certaines conventions pour l'accepter, s'en étonne et s'en inquiète. Cette fierté s'accorde mal avec l'interprétation qu'il avait donnée du roman. Pour lui, comme pour tant d'autres, *La Petite Fadette* était une idylle. Et voilà qu'il y découvrait une âme énergique et dure. Il écrit donc, dans ce style onctueux qui faisait l'indignation de Balzac et la joie de Proust : « Mme Sand, même quand elle se mêle d'idylle, n'y porte pas naturellement la douceur et la suavité tendre d'un Virgile ou d'un Tibulle : elle y fait encore entrer la fierté. La petite Fadette est fière avant tout. » L'idée ne venait pas à l'illustre critique que l'interprétation banale et idyllique du roman était un contresens, et que Sand n'avait que faire d'y mettre de la douceur et une « suavité tendre ». La fierté sauvage de l'enfant n'est pas, de la part de l'écrivain, une erreur. Elle est l'essentiel du roman, et elle lui donne toute sa beauté.

Mais ce caractère si fortement marqué est-il tout à fait cohérent ? La petite Fadette de la seconde partie du roman, si clairvoyante, si habile à se conduire et à conseiller les autres, si raisonnable, est-elle la même jeune fille qui, dans la première partie, se montrait

volontiers cruelle et inquiétante ? La difficulté est certaine, et gêne un peu. On serait tenté de dire que l'écrivain ne s'est pas assez fermement tenu à l'idée qu'il nous avait d'abord donnée de son héroïne. Il n'y aurait à cela rien d'impossible. George Sand ne construisait pas ses romans avec rigueur. Elle se laissait volontiers mener par son propre récit. Il serait injuste pourtant de parler de désordre et de confusion. En réalité, elle préférait aux constructions logiques le mouvement de la vie, ses développements nécessaires, ses merveilleuses transformations.

C'est là sans doute ce qui explique l'apparente incohérence du caractère de la petite Fadette. Dans la première partie du roman, elle a déjà les qualités dont elle donnera plus tard tant de preuves. Mais elle ne les montre pas. C'est même à son insu qu'elle les possède. Sa mère est partie, il y a longtemps, avec des soldats. Elle a grandi auprès de sa grand-mère, et celle-ci est une de ces femmes étranges qui connaissent les secrets de la nature, vendent des remèdes, et que les paysans prennent volontiers pour des sorcières.

La petite Fadette se sent donc une isolée. Elle sait qu'on l'appelle « enfant de coureuse et de vivandière ». Sa seule défense, c'est de dire aux autres les vérités qu'ils méritent. Elle surprend leurs secrets pour avoir le plaisir de les divulguer. Nous dirions aujourd'hui que son comportement est dominé par des réactions d'agressivité. Elle le dit avec d'autres mots : « Si l'on avait été bon et humain envers moi, je n'aurais pas songé à contenter ma curiosité aux dépens du prochain. » Et c'est parce que la société des hommes fut cruelle pour cette enfant qu'elle s'est enfermée dans la connaissance des secrets que sa grand-mère lui a enseignés. Sa plus

grande joie est d'être seule, d'aller dans des endroits que les hommes ne fréquentent pas, et d'y rêver. Quels autres sentiments pourrait-elle nourrir, lorsqu'elle s'entend traiter de sorcière par les gens du village, en remerciement des services qu'elle leur avait rendus ?

Mais voici que l'amour entre dans cette âme et la transforme. Elle croit maintenant à la bonté et à la justice. Landry la réconcilie avec la société des hommes. Il lui révèle qu'ils ne sont pas tous méchants et qu'il vaut mieux leur faire confiance que de les heurter par une attitude de défi. Grâce à lui, ses dons merveilleux qui étaient jusqu'alors demeurés cachés peuvent librement s'affirmer.

Un lecteur sceptique pourrait s'étonner de voir que cet amour passionné reste pur jusqu'au bout. Il pourrait croire que sur ce point du moins George Sand est tombée dans les invraisemblances de l'idylle. Ce serait une erreur. La romancière avait certainement conscience de peindre des caractères vrais. Elle savait qu'il existe dans les campagnes des jeunes gens comme son Landry, et la fierté de Fadette explique sans peine qu'elle ne songe même pas à mettre dans son amour le moindre geste dont elle ait plus tard à rougir.

À l'époque où George Sand écrivait *La Petite Fadette*, Balzac composait *Les Paysans*. On ne saurait comparer les deux œuvres. Elles ne sont pas simplement différentes ou contraires. Elles s'inspirent de préoccupations si éloignées qu'elles sont en réalité sans rapport entre elles. Quand il écrit *Les Paysans*, Balzac veut développer une idée qui lui tient profondément à cœur, et cette idée est politique. Il s'agit pour lui de montrer que la Révolution française, en brisant les vieux cadres de la

société, en bouleversant le régime de la propriété, a fait du paysan un être entièrement asservi aux basses cupidités. D'où l'image brutale qu'il en donne, et la condamnation qu'il porte sur la paysannerie française.

Quoi qu'on en ait pu penser, George Sand n'est pas moins vraie. Elle a voulu dire autre chose. Elle a oublié, en écrivant *La Petite Fadette*, toute préoccupation politique. Elle n'étudie pas les conditions matérielles où vivent les paysans du Berry. Mais elle a grandi parmi eux, elle a retrouvé, chaque fois qu'elle est revenue à Nohant, des formes de vie dont elle a senti les effets de purification et d'apaisement, et elle a voulu faire revivre dans *La Petite Fadette* ce monde dont elle a senti la noblesse, admiré le courage, la patience, la sagesse. Elle n'a jamais dit ni pensé que tous les paysans du Berry étaient de belles âmes. Elle s'est contentée d'évoquer certaines figures très pures, dont l'existence n'aurait pas été concevable à Paris. Et qui sait si, parce qu'elle s'inspirait de son amour pour ces hommes simples, elle ne les a pas mieux compris que ne pouvaient faire des observateurs indifférents ?

Geneviève VAN DEN BOGAERT

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les notes de bas de page ont été ajoutées afin d'éclaircir le sens de certains termes et expressions issus du patois berrichon. Les termes entre guillemets proviennent du glossaire établi par George Sand et reproduit dans l'article de Monique Parent, « George Sand et le patois berrichon », *Bulletin de la faculté des lettres de Strasbourg*, avril-mai 1954, p. 407-448.

LA PETITE FADETTE

PRÉFACES

I

Nohant, septembre 1848.

Et, tout en parlant de la République que nous rêvons et de celle que nous subissons, nous étions arrivés à l'endroit du chemin ombragé où le serpolet invite au repos.

– Te souviens-tu, me dit-il, que nous passions ici, il y a un an, et que nous nous y sommes arrêtés tout un soir ? Car c'est ici que tu me racontas l'histoire du *Champi*, et que je te conseillai de l'écrire dans le style familier dont tu t'étais servi avec moi.

– Et que j'imitais de la manière de notre *Chanvreur*. Je m'en souviens, et il me semble que, depuis ce jour-là, nous avons vécu dix ans.

– Et pourtant la nature n'a pas changé, reprit mon ami : la nuit est toujours pure, les étoiles brillent toujours, le thym sauvage sent toujours bon.

– Mais les hommes ont empiré, et nous comme les autres. Les bons sont devenus faibles, les faibles poltrons, les poltrons lâches, les généreux téméraires, les sceptiques pervers, les égoïstes féroces.

– Et nous, dit-il, qu'étions-nous, et que sommes-nous devenus ?

– Nous étions tristes, nous sommes devenus malheureux, lui répondis-je.

Il me blâma de mon découragement et voulut me prouver que les révolutions ne sont point des lits de roses. Je le savais bien et ne m'en souciais guère, quant à moi ; mais il voulut aussi me prouver que l'école du malheur était bonne et développait des forces que le calme finit par engourdir. Je n'étais point de son avis dans ce moment-là ; je ne pouvais pas si aisément prendre mon parti sur les mauvais instincts, les mauvaises passions, et les mauvaises actions que les révolutions font remonter à la surface.

– Un peu de gêne et de surcroît de travail peut être fort salutaire aux gens de notre condition, lui disais-je ; mais un surcroît de misère, c'est la mort du pauvre. Et puis, mettons de côté la souffrance matérielle : il y a dans l'humanité, à l'heure qu'il est, une souffrance morale qui ne peut rien amener de bon. Le méchant souffre, et la souffrance du méchant, c'est la rage ; le juste souffre, et la souffrance du juste, c'est le martyre auquel peu d'hommes survivent.

– Tu perds donc la foi ? me demanda mon ami scandalisé.

– C'est le moment de ma vie, au contraire, lui dis-je, où j'ai eu le plus de foi à l'avenir des idées, à la bonté de Dieu, aux destinées de la révolution. Mais la foi compte par siècles, et l'idée embrasse le temps et l'espace, sans tenir compte des jours et des heures ; et nous, pauvres humains, nous comptons les instants de notre rapide passage, et nous en savourons la joie ou l'amertume sans pouvoir nous défendre de vivre par le cœur et par la pensée avec nos contemporains. Quand ils s'égarent, nous sommes troublés ; quand ils se perdent, nous désespérons ; quand ils souffrent, nous ne pouvons être tranquilles et heureux. La nuit est belle,

dis-tu, et les étoiles brillent. Sans doute, et cette sérénité des cieux et de la terre est l'image de l'impérissable vérité dont les hommes ne peuvent tarir ni troubler la source divine. Mais, tandis que nous contemplons l'éther et les astres, tandis que nous respirons le parfum des plantes sauvages et que la nature chante autour de nous son éternelle idylle, on étouffe, on languit, on pleure, on râle, on expire dans les mansardes et dans les cachots. Jamais la race humaine n'a fait entendre une plainte plus sourde, plus rauque et plus menaçante. Tout cela passera et l'avenir est à nous, je le sais ; mais le présent nous décime. Dieu règne toujours ; mais, à cette heure, il ne gouverne pas.

– Fais un effort pour sortir de cet abattement, me dit mon ami. Songe à ton art et tâche de retrouver quelque charme pour toi-même dans les loisirs qu'il t'impose.

– L'art est comme la nature, lui dis-je : il est toujours beau. Il est comme Dieu, qui est toujours bon ; mais il est des temps où il se contente d'exister à l'état d'abstraction, sauf à se manifester plus tard quand ses adeptes en seront dignes. Son souffle ranimera alors les lyres longtemps muettes ; mais pourra-t-il faire vibrer celles qui se seront brisées dans la tempête ? L'art est aujourd'hui en travail de décomposition pour une éclosion nouvelle. Il est comme toutes les choses humaines, en temps de révolution, comme les plantes qui meurent en hiver pour renaître au printemps. Mais le mauvais temps fait périr beaucoup de germes. Qu'importent dans la nature quelques fleurs ou quelques fruits de moins ? Qu'importent dans l'humanité quelques voix éteintes, quelques cœurs glacés par la douleur ou par la mort ? Non, l'art ne saurait me consoler de ce que

souffrent aujourd'hui sur la terre la justice et la vérité. L'art vivra bien sans nous. Superbe et immortel comme la poésie, comme la nature, il sourira toujours sur nos ruines. Nous qui traversons ces jours néfastes, avant d'être artistes, tâchons d'être hommes ; nous avons bien autre chose à déplorer que le silence des muses.

– Écoute le chant du labourage, me dit mon ami ; celui-là, du moins, n'insulte à aucune douleur, et il y a peut-être plus de mille ans que le bon vin de nos campagnes *sème et consacre*, comme les sorcières de Faust, sous l'influence de cette cantilène simple et solennelle.

J'écoutai le récitatif du laboureur, entrecoupé de longs silences, j'admirai la variété infinie que le grave caprice de son improvisation imposait au vieux thème sacramentel. C'était comme une rêverie de la nature elle-même, ou comme une mystérieuse formule par laquelle la terre proclamait chaque phase de l'union de sa force avec le travail de l'homme.

La rêverie où je tombai moi-même, et à laquelle ce chant vous dispose par une irrésistible fascination, changea le cours de mes idées.

– Ce que tu me disais ici l'an dernier, est bien certain, dis-je à mon ami. La poésie est quelque chose de plus que les poètes, c'est en dehors d'eux, au-dessus d'eux. Les révolutions n'y peuvent rien. Ô prisonniers ! ô agonisants ! captifs et vaincus de toutes les nations, martyrs de tous les progrès ! Il y aura toujours, dans le souffle de l'air que la voix humaine fait vibrer, une harmonie bienfaisante qui pénétrera vos âmes d'un religieux soulagement. Il n'en faut même pas tant ; le chant de l'oiseau, le bruissement de l'insecte, le murmure de la brise, le silence même de la nature, toujours entrecoupé

TABLE

Présentation 7
Note sur la présente édition 19
Préfaces 23
I 23
II 30

LA PETITE FADETTE

Chronologie 255
Bibliographie 261

George Sand
La Petite Fadette

Fusionnels depuis leur naissance, les jumeaux Landry et Sylvinet sont brutalement séparés à l'adolescence, lorsque Landry part travailler dans la ferme du père Caillaux. Abattu par la maladie et la jalousie, croyant son frère heureux sans lui, Sylvinet disparaît un jour sans prévenir personne. C'est en partant à sa recherche que Landry fait la rencontre de la jeune Fanchon. Dans le pays superstitieux du Berry, où l'on croit aux sorcières et aux farfadets, cette fille à l'allure farouche et à l'esprit libre effraie les villageois, qui la rejettent. Mais, très vite, l'amour qui naît entre Landry et la Petite Fadette efface un à un tous les préjugés.

Dans ce récit lumineux de l'éveil à l'amour, George Sand brosse le portrait d'une héroïne pleine de fierté et fait l'éloge des joies simples, explorant la nature comme elle explore le langage.

Présentation, chronologie et bibliographie
de Geneviève Van den Bogaert

Texte intégral

En couverture: Illustration de Romane Granger
© Flammarion

GF Flammarion

24-III